

# Le monde et l'amour

S'il me fallait définir l'amour, je dirais : cette passion s'éprouve et ne s'explique pas. Tous les discours du monde seraient impuissants à le faire comprendre au cœur qui n'a jamais battu.

Aujourd'hui que les intérêts matériels prennent la plus large part de la vie, il est peu de personnes qui soient susceptibles d'en saisir les profondes émotions, les jouissances infinies et sans bornes. Devant le matérialisme de nos jours, l'amour a perdu tout prestige. Tout ce qui est noble et élevé est attaqué par le rire discordant et moqueur de la société ; mais en revanche, tout ce qui est petitesse, vanité et égoïsme est protégé et fêté. Le monde applaudit à la galanterie, ce ridicule et perpétuel mensonge de l'amour ; mais il sourit de pitié à ce doux et sublime langage du cœur que le jeune homme laisse déborder de ses lèvres et de son âme.

La société, en perdant de vue les principes de spiritualité qui la rapprochaient de Dieu, s'est écroulée dans la fange des appétits grossiers et sensuels ; elle a perdu tout instinct noble : aussi l'amour lui est-il devenu inconnu.

L'amour, pour elle, – qui n'aime que les jouissances physiques, – est l'échange d'un peu d'or contre des plaisirs brutaux : voilà tout.

Grossier et stupide, le cœur desséché comme celui du figuier maudit de l'Évangile, le monde éclate de rire, et abreuve de mépris la femme qui pâlit d'émotion en apercevant celui qu'elle aime. Les souffrances morales, les jouissances intellectuelles ne sont rien pour lui, et il considère les chagrins d'amour comme des accès de folie ; inintelligent, car il ne comprend pas les grandes douleurs de

l'âme aimante, il n'a jamais compris la Madeleine pleurant au pied du Christ. Parlez-lui de *prime* et de *report* ; criez-lui : « Enrichissez-vous. » Faites briller de l'or à ses yeux. Oh ! alors soyez certain qu'il comprendra.

Quand on parle à la société de quelque chose de noble, comme l'amour aux grands sacrifices, aux sublimes enthousiasmes, elle hausse les épaules. L'or a tout matérialisé ; aussi, quand on veut aimer, offre-t-on de l'or ; on achète tout de nos jours : l'honneur ! la gloire ! la probité ! l'amour !... Non pas l'amour aux joies infinies et pures, laissant après lui de doux et charmants souvenirs, – celui-là ne s'échange pas contre le métal des disciples de Mercure, – mais l'amour blond, bouffi, fardé de rouge et de blanc, drapé dans des oripeaux, enrubannés de faveurs fanées faisant fumer sur ses autels fangeux les vapeurs impures de la prostitution !...

Voilà l'amour que notre époque place au-dessus de l'autre ; voilà celui auquel elle réserve son encens ; et elle se dit morale, parce qu'elle fait de l'impuissance et de la corruption de son cœur un vice brillant, qu'elle voudrait ériger en vertu.

Mais laissons un instant de côté le matérialisme effrayant de ce monde ; laissons le cœur atrophié s'atrophier encore, ou plutôt ensevelissons-le, comme on fit d'Attila, dans un triple cercueil d'airain, de plomb et de fer, et jetons le tout dans la fosse, afin que personne ne sache où repose le fléau de Dieu.

Quoi de plus sublime que l'amour vrai, avec ses joies d'enfant et ses attachements sans bornes, avec son bonheur donné et reçu ! que de souvenirs chastes et vivants ne laisse-t-il pas dans le cœur ! C'est la fleur fanée qui, cependant, est religieusement gardée ; c'est un regard, un sourire, le silence même qu'aucune expression ne saurait peindre et qui reste au fond de l'âme comme un joyeux rayon du soleil.

L'amour pur, le seul véritable amour, a des joies ineffables, des émotions inconnues de ceux qui ne cherchent que les plaisirs brutaux.

Entendez-vous ces silencieux supplices du cœur, ces sanglots étouffés, se cachant sous un pâle sourire ? C'est l'amour brisé qui

dépose au fond de l'âme une amertume que le temps, ce grand consolateur, est impuissant à guérir.

Voyez là-bas, sur le rivage de la mer, cette jeune fille d'une éblouissante beauté, le front ceint du diadème de la candeur, dont les rayons réfléchissent dans l'espace une auréole fulgurante de pureté ; cette jeune fille immobile comme une statue, le regard fixé sur une barque, – qui fuit comme l'aiguille aimantée constamment tournée vers le pôle, – laisse échapper des gémissements qui la rendent plus belle encore ; le frémissement de ses lèvres blêmies par le chagrin, les larmes silencieuses qui roulent sur son visage, tout concourt à la rendre plus chaste.

Cette jeune fille pleure son bien-aimé ; elle est la personnification de l'amour éploré ; elle est l'incarnation, l'emblème du cœur en deuil, l'expression d'une âme désolée devant laquelle la vie engloutira les années sans l'avoir consolée. –

Contemple cette jeune fille, ô dix-neuvième siècle ! Contemple-la bien, et rougis, – si tu le peux encore, – en songeant aux turpitudes de tes amours vénales !... Rentre un instant en toi-même ; arrache les oripeaux dont tu entoures le vice ; regarde-le un instant en face, au grand jour, alors qu'il n'a plus son rouge et l'éclat des bougies pour cacher sa vieillesse hideuse et demande-toi si l'amour idéal ne vaut pas mieux que ces débauches au milieu desquelles notre génération marche vers la décadence et l'avilissement.

Demande-toi, ô mon siècle ! si l'amour de nos pères du Moyen-Âge, – cet amour auquel nous devons les merveilles de l'art chrétien, parce qu'il était tout spirituel, – ne valant pas mieux que tes amours abjectes. Secoue la poussière des temps passés et tu en feras tomber l'honneur, la loyauté, la sainteté du ferment, la fidélité !... Tu verras : « les preux mourant pour leur *mie* ! » Mais tu ne verras pas ces pâles hontes du genre humain trafiquer d'elles-mêmes comme des marchandises les plus viles.

Voilà ce que tu verras, ô mon siècle ! en remontant le cours de l'histoire, et en évoquant l'ombre touchante de beaux caractères qui sont morts pour leur amour et pour leur foi.

L'amour est ce qu'il y a de plus parfait dans notre être : l'âme et l'esprit y trouvent la réalisation de leurs rêves, la satisfaction de leurs désirs, l'Éden sur la terre !

Monde ! monde !... viens ! dans le calme d'une belle nuit, sous l'azur d'un ciel parsemé d'étoiles, alors que le chant mélodieux, du rossignol résonne sous la feuillée, et que le doux murmure des ruisseaux se mêle à celui du vent se jouant dans la ramée, viens, te dis-je, et tu verras si l'Éternel n'a pas semé l'amour dans toute la création.

Viens, ô dix-neuvième siècle ! viens voir ces jeunes époux, les mains enlacées, le cœur tressaillant de tendresse, se parler à voix basse et se répéter de généraux serments. Viens ployer les genoux devant ce couple béni, et abjurer ta corruption et ta vénalité !...

Tu penches vers l'abîme, ô dix-neuvième siècle ; tu t'absorbes tout entier dans un matérialisme qui te conduit à l'athéisme ; retourne sur tes pas, il est encore temps ; la parole de vérité brille encore, arrête-toi avant que les ténèbres se fassent sur le monde !... Écoute la loi de Dieu, celle que la nature enseigne incessamment.

Réhabilite-toi par l'amour !...

Jules LE SIRE.

Paru dans *La France littéraire, artistique, scientifique* en 1860.

[www.biblisem.net](http://www.biblisem.net)